

Urgences



Madeleine Gagnon et Lucie Laporte, *Femmeros*, Saint-Lambert, Noroît, 1988.

Louise Dupré, *Bonheur*, Éd. du Remue-Ménage, 1988.

Hélène Dorion, *Les corridors du temps*, Trois-Rivières, Écrits des Forges, 1988.

Danielle Fournier

Numéro 22, janvier 1989

Octet

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/025506ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/025506ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Urgences

ISSN

0226-9554 (imprimé)

1927-3924 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Fournier, D. (1989). Compte rendu de [Madeleine Gagnon et Lucie Laporte, *Femmeros*, Saint-Lambert, Noroît, 1988. / Louise Dupré, *Bonheur*, Éd. du Remue-Ménage, 1988. / Hélène Dorion, *Les corridors du temps*, Trois-Rivières, Écrits des Forges, 1988.] *Urgences*, (22), 53–56. <https://doi.org/10.7202/025506ar>

Tous droits réservés © Regroupement des auteurs de l'Est du Québec, 1989

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

live



Madeleine Gagnon et Lucie Laporte, *Femmeros*, Saint-Lambert, Noroît, 1988.

Louise Dupré, *Bonheur*, Montréal, Éd. du Remue-Ménage, 1988.

Hélène Dorion, *Les corridors du temps*, Trois-Rivières, Écrits des Forges, 1988.

Le féminin reste l'impensé de la littérature tout comme celui de la pensée, impensé parce qu'indéterminé et immatériel. Son lieu, encore maternel au sens premier du terme, se dédouble et se redouble à celui du lieu social comme enjeu et à celui du lien social comme entreprise et emprise. Mais le maternel comme autre, autre à jamais autre désir, est par ailleurs étranger et étrangeté; c'est dans cet ailleurs que le désir peut traverser le corps et l'âme.

Nous viendrons toujours d'une femme, de la femme-mère, et de la mère-femme; elle seule existe pour nous-mêmes après... c'est à cette femme, première femme, interdite par la loi, que l'écriture nous ramène et nous convie dans cette incertitude de qui parle.

Le féminin reste donc l'impensé de l'écriture. L'impensé parce qu'en cette fin de siècle, c'est vraisemblablement la question de la différence sexuelle en ce qu'elle est liée à celle du sujet qui aura marqué notre pensée et notre réflexion sur la pensée. Ces questions impliquent un nombre indéfini de sexe: ce qui n'aura et ne sera jamais déterminé ni par l'opposition ni par la contraction/contradiction du un contre du deux ou contre l'autre.

Les textes lus et autrement commentés le sont depuis ce questionnement. Que la critique soit maladroite, je l'espère car je ne vois pas pourquoi la maîtrise devrait s'emparer de nos textes. Ici je me situe dans ce champ de procédures possibles, désirante d'une parole qui ne ferait pas censure et d'une écoute qui se donne sans se donner, qui se partage en dehors de la législation de la raison et du droit. Ma lecture est à la croisée des chemins qui nous mènent à nous-mêmes, c'est-à-dire là où on ne veut jamais aller.

Est-il possible ou urgent de le redire encore mais la différence sexuelle nous marquera de nous avoir écrit, sur les corps, des désirs trop souvent camouflés au nom d'un ordre juridique? On

peut toujours se dire et se rassurer que cette fin de siècle est aussi celle d'un millénaire, ce qui n'est pas rien. Elle est ce que nous avons imaginé: énigme, sphinx, enfant, homme et femme.

Vivre demeure le langage. Du deuil, certes, comme le langage dans l'écriture; du deuil et de la séparation sans rupture. Pour pleurer il faut avoir aussi envie de rire. Se cristallise autour de ce langage l'intimité des corps mi-homme mi-femme. Comment peut-il en être autrement du désir et de l'écriture?

Femmeros de Madeleine Gagnon est l'oeuvre d'une écrivaine arrivée à sa maturité d'écriture. Deux isotopies principales, complémentaires et contradictoires arrivent à se joindre: le trajet du corps au ventre et du ventre au corps.

Madeleine Gagnon, on le sait, travaille l'écriture à partir d'une sienne problématique du féminin, dans ses liens à la jouissance d'abord — la jouissance originelle et première —, de l'autre amoureux et, comme le titre l'indique clairement rouge sur blanc, l'érotique de l'amour-jouissance-femme/s.

Doit-on comprendre l'emballage du livre métaphore de la page blanche où s'inscrit rouge le refoulé du nom: sur l'épine du livre on retrouve les noms de Madeleine Gagnon et celui de Lucie Laporte, le titre ainsi que l'éditeur. Mais sur la page couverture n'y est que le titre, tache aveugle où s'abolit dans le sens le regard. On pourrait avancer l'hypothèse que dans l'éros et la femme, son nom, peu importe lequel, ne peut que se perdre... son nom se perd de se trouver au creux du ventre de l'aimé: en effet, jouir, ce n'est pas dire que «je» mais c'est aussi crier le nom de l'Aimé, non plus celui de l'amant. Madeleine Gagnon l'écrit à chaque page.

Le premier texte — l'ouverture/liminaire — se dit «nous». Ensuite vient le «je», le «elle» puis le «tu». Impossible de ne pas penser à Lacan. La femme n'est pas toute sinon tout et toute désir, tout éros et bien sûr qui parle ainsi ne peut économiser la mort, pulsion et destruction.

Quelle complicité ouverte et offerte à l'autre que ce livre. De la mère à l'enfant, de l'enfant devenue mère à la mère devenue enfant de sa fille, le passage dans l'oeil de la vie à la mort à la vie. Puis, venue à l'amant, au corps de l'amant qui crie dans le ventre et va vers la cuisse, le corps se détache pour se dédoubler, se multiplier se délier et se délirer dans ce geste que seules les amours souterraines exultent.

Non paginé, ce livre se lit dans tous les sens, et par tous les pores. De la joie à la tristesse, de la beauté, la belle endormie dont le regard reste ouvert sur l'amant, l'écriture nomme à mesure, inlassable et itérative ce qui du corps et du ventre lui demeure caché: comment peut-on ne pas sans cesse revenir à ce qui nous met au monde? Comment peut-on oublier ce qui nous donne l'existence? Les mots et seuls les mots nous mettent au monde. Et ça, Madeleine Gagnon le sait du savoir de la jouissance.

Les lèvres du ventre, douces et roses mais voilées, se croisent aux lèvres qui, dit-on, savent parler. Les quatre lèvres se touchent et se retouchent, enroulées au corps et à l'âme de celui aimé. Ces quatre lèvres ouvertes parlent de la rencontre avec l'Autre. Celle qui parle dans ce texte qui dit «je t'aime», le dit à personne, c'est-à-dire à celui qui l'aime; c'est à l'amour qu'elle s'adresse.

Le corps s'ouvre, la main donne, la mère lèche ses petits; le sexe se referme sur l'autre sexe. Curieusement le poétique est ici étrangement mêlé pour ne pas dire enjoint/conjoint au théorique: la trame réflexive est contemplative de l'écriture. Aussi garde-t-on de cette lecture une impression de très grande offrande; dans cette offrande, on trouve et la force et la faiblesse. Pour aimer, peut-être faut-il être aimé/e?

Sept textes composent le dernier livre de Louise Dupré, **Bonheur**. Tantôt prose, tantôt poésie, une même quête, nommer ce qui des gestes échappe suffisamment au quotidien pour être repris dans l'espace de l'écriture.

Une nouvelle problématique semble s'installer chez Louise Dupré: l'enfance liée au rapport du frère à la soeur. Le premier texte est à cet égard éloquent du rapport impossible et parce que impossible désiré en dehors du cliché de l'inceste. «Invariable» voilà le titre qui fait bien sûr penser à la nature de certains mots ni féminin ni masculin, mots sans genre du discours mais qui l'appuient. Ensuite vient le «vacarme» où s'entraînent les mots aux gestes des corps repris par le quotidien. «Bleu évidence» ou le retour à l'impossible, le souvenir douloureux, le passage de la jeunesse à la vieillesse. Très triste écriture parce que la blouse qui se détache et s'ouvre se détache aussi des mots.

Autrement dit l'angoisse malgré l'écriture blanche reste noire; elle est prête à ce qu'on y écrive et y grave ce qui pourrait rester. C'est là une des avenues de la lecture possible: l'amour de la vérité

devant une chose qui pourrait être fausse. On voit ici que le discours poétique, lyrique ou narratif est plus important que la chose elle-même; l'événement est moins important que le rapport qu'on entretient avec lui... le mot toujours à l'origine du vivant.

«Repentir», certainement le texte où la mort pointe sous chaque mot, recueilli ou non par des mains dans la nuit. Encore une fois la circulation et la mécanique du langage aussitôt prononcées mais mettant à nu ce que le langage recouvre et couvre des os et de la charpente. Ce texte dit la continuité, parle dans la parole: les mots disent autre chose que ce que le dictionnaire les oblige à être. La dialectique possession/dépossession de l'autre se joint à la sienne propre.

Toute cette question de l'amour reste présente dans les textes: le regard s'ouvre à la mort dès la naissance. Cette idée insupportable s'étend du premier au dernier mot. Dans l'amour il y a la mère, la mort et encore l'amour. Différentes voix, différentes voies que Madeleine Gagnon et Louise Dupré mais elles se rejoignent. La différence sexuelle fait-elle parler les femmes autrement dans la langue que ce qu'on avait cru du ratage de la parole: le désir intéresse toujours l'autre. Mais l'autre s'intéresse-t-il à l'autre désir?

«Gravité» et «voix off» ne ferment pas le livre; ils poursuivent cette expérience de la dépossession, de la discontinuité et de la perte de soi. En ce sens ils ouvrent et questionnent le sens, la vie du sens qui se pose à chaque lettre qu'une femme pose et dépose sur une feuille, sur une page.

Le dernier livre de Hélène Dorion, ***Les corridors du temps***, mis en nomination pour le prix Emile-Nelligan 1989, tente pour sa part de cerner l'écoulement et le glissement du temps et les traces qu'il laisse tant sur le corps que dans la pensée.

Un peu comme le fort-da, ce qui disparaît réapparaît, ce qui était là ne s'y trouve plus mais revient transformé, autre et différent. Le temps: 30 ans; l'amour, l'instant, l'absence, l'absent, l'étranger, tout cela contribue à nommer ce qui du réel ne peut ni s'épancher vraiment ni s'empêcher de faire retour dans le texte.

L'écriture de Hélène Dorion ici est un mouvement, un vol d'oiseau; la phrase, parfois ponctuée, laisse en suspens la parole presque toujours adressée à l'amant. L'oscillation entre le «je» retour sur soi et le «tu» qui ramène à soi et au nous des amants,

participe de cet effet où ce qui se joue dépasse certes l'idée ou la pensée du temps mais aussi tout ce qui se construit autour et dans la vie.

Du lui au «tu», même trajet: la parole s'adresse à l'autre; ce qui me semble le plus intéressant dans ce texte c'est l'ouverture à l'autre et dans cette différence comment est rendu possible le «je». En l'absence de l'un, l'autre écrit; cette incessante répétition du «tu n'es pas là» parfois plainte parfois prise en main du lieu de l'absence, cette redite donc, sous toutes les formes possibles et impossibles aurait pu rendre le texte justement trop répétitif; l'effet, au contraire, fait en sorte qu'à nommer trop nommer l'absent, son absence devient une présence.

Et la présence revient à Berlin, à l'Allemagne. Cette ville surtout signe cette complicité au manque; la correspondance s'installe doucement, des lettres, qui sans jamais s'écrire réellement, s'échangent, comme autant de cris que de demandes, de proches que de signaux d'alarme.

L'écriture dans ce livre essaie, me semble-t-il du moins, par tous les moyens de contrer la séparation et la rupture, d'éviter que le désir et la passion ne meurent; l'écriture ne peut venir à bout de la vie, c'est elle qui circule et amène à l'avenue des discours vers l'autre.

Ces trois livres au nom de leur écriture propre, s'avancent sur des voies parallèles. Chacune nomme ce que le désir produit d'affects. L'essentiel de leur travail réside en ce que la portée de chacune se distingue et ajoute au discours déjà pluriel de l'amour.

Le savoir s'imprime sur une face ici liée au savoir qui va à l'autre. Les mots trouvent leur point de fuite à l'horizon, voilent l'écran sur lequel se réfléchit l'autre et déjouent les propos qui ne font pas route, chemin ou avenue.

Bien sûr différents et heureusement dirais-je, ces trois livres gardent cette chose en commun: la parole se délie et ouvre un espace où la vie peut se vivre... malgré tout...

Danielle Fournier